

Faits Divers

— Veut-on savoir exactement de quelle façon se fait la fameuse campagne dissolutive ?

Au cours du procès du mercier dissolutive du boulevard de Strasbourg, à Paris M. le commissaire du gouvernement Lambert a fait à l'audience une observation intéressante. La pétition que faisait signer Delahaye « pour chasser les 490 gredins » ne contenait lors de la perquisition qui a été faite chez lui, que vingt-sept noms.

Sur ces vingt-sept noms :
Dix appartenant à des individus non inscrits sur les listes électorales de leurs quartiers.

Quatre sont absolument inconnus aux adresses indiquées.

L'un des autres signataires domege dans le département de Seine-et-Oise.

Sans doute de la réalité des signatures, on voit ce que valait cette pétition. Les vingt-sept noms se réduisent — au maximum — à douze.

— La peste bovine, on le sait, a complètement disparu de la Belgique et de la Hollande, mais une correspondance spéciale annonce que la maladie ayant repris de l'intensité dans les vallées du Danube, on va rétablir l'interdit sur les importations en France des bestiaux provenant de la Hongrie.

Ce serait une sage mesure. L'administration ne saurait se montrer trop rigoureuse et apporter trop de vigilance pour préserver notre pays d'une nouvelle invasion.

— LE CRIME DE LA RUE DE CITEAUX. — Il est dit que les Parisiens auront à passer en revue toutes les variétés du crime. Après ceux qu'a causés la jalousie, en voici un amené par la colère. Celui-ci a eu pour théâtre un atelier de carrelage, sur la rue de Citeaux, 37, et appartenant à M. Delpeyrier.

Parmi les ouvriers qui travaillaient dans cet atelier s'en trouvaient deux, du nom de Victor Léry et Louis Firmin, qui vivaient depuis assez longtemps en mauvaise intelligence. Des querelles fréquentes éclataient entre eux, et plus d'une fois on avait dû s'interposer pour les empêcher d'en venir aux mains.

Hier, au moment où ils étaient seuls dans l'atelier, ils entamèrent une nouvelle discussion qui devint des plus violentes :

— Tais-toi ! huria Firmin arrivé au paroxysme de la rage.

— Non ! riposta Léry avec une colère égale.

A ces mots, Firmin, qui tenait à la main un de ces lourds marteaux dont on se sert dans sa profession, en asséna un coup sur la tête de Léry, qui tomba tout sanglant : il avait le crâne fendu.

Pendant qu'il se débattait convulsivement sur le sol, Firmin prit la fuite. On accourut aux râlements de Léry, qu'on releva dans un état désespéré. Le malheureux a été transporté à l'hôpital Saint-Antoine.

Une enquête a été immédiatement ouverte par M. le commissaire de police du quartier, et le meurtrier est activement recherché.

Il lui sera difficile de se cacher, car il était en costume de travail, et il n'avait pas assez d'argent dans sa poche pour acheter d'autres vêtements. Il n'est pas retourné chez lui, naturellement.

— Les inondations, les tempêtes qui ont régné sur Paris et sur plusieurs parties de la France depuis quelques semaines donnent de l'intérêt à un relevé historique qui a été publié par le *Journal des Débats*, et auquel nous empruntons les renseignements suivants, remontant jusqu'au IV^e siècle.

Ce sont les dates des plus fameuses tempêtes dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Dans les années 349 et 416, des tempêtes violentes éclatèrent sur les côtes d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne, de Hollande et de France.

En l'année 1091, un ouragan détruit 400 maisons dans la ville de Londres.

Le 26 décembre 1543, une horrible tempête ravage les côtes d'Italie, notamment le port et la ville de Naples. Le porte Pétrarque, qui en fut témoin, a décrit en très-belle vers les effets du fléau.

Le 3 juin 1588, plusieurs mers de l'Europe furent parcourues par un ouragan épouvantable. Cette tempête fut surtout mémorable par la destruction de la flotte espagnole dite de l'*Armada*, commandée par le duc de Médina-Sidonia et envoyée par Philippe II, roi d'Espagne, contre la reine Elisabeth d'Angleterre. La destruction des cent trente-deux navires formant cette flotte eut lieu sur les côtes d'Irlande et d'Ecosse.

En janvier 1607, autre tempête terrible sur les côtes d'Angleterre ; les eaux de la mer couvrirent une partie du comté de Somerset. Dix ans après, la mer inonda la villa de Barcelone.

En 1637, l'inondation fut telle dans Paris, que des assemblées furent tenues pour délibérer sur les moyens de garantir la capitale du retour de ces fléaux.

On y proposa, dit Guy Patin, de détourner la Seine avant son entrée à Paris, en continuant un canal commencé à la porte Saint-Antoine et en le conduisant par les portes du Temple, Saint-Martin, Saint-Denis, Montmartre, Richelieu, Saint-Honoré, jusqu'à la porte de la Conférence, au delà du Cours-la-Reine.

Le 3 septembre 1658, jour de la mort d'Olivier Cromwell, l'Europe est parcourue par un ourage extraordinaire ; on ne voit dans les récils du temps que vaisseaux engloutis,

maisons et édifices renversés, des centaines de personnes tuées.

Le 25 novembre 1703, nouvelle tempête sur les côtes d'Angleterre. Le dommage que cet ouragan occasionna dans la ville de Londres fut évalué à 50 millions de francs. Dans la Tamise, les navires rompirent leurs amarres et s'échouèrent. Eu mer, douze bâtiments de guerre furent brisés sur les côtes. La chambre des communes vota une adresse à la Reine pour qu'elle hâtât la réparation de la flotte, et pour qu'elle vint au secours des familles des marins qui avaient péri.

La plus grande partie d'une flotte russe fut détruite par une tempête dans la Méditerranée le 28 septembre 1774.

Le 9 novembre 1800 (18 brumaire), une tempête furieuse dévasta les côtes de la Manche ; elle éclata en même temps en Angleterre, en Hollande et en Allemagne. Ce même jour, on tua des hirondelles de mer qui, fuyant la tempête, étaient venues se réfugier au jardin des plantes de Paris. On reconnut aussi aux environs de Lille plusieurs oiseaux qu'on ne rencontre guère que dans les contrées les plus septentrionales du globe.

Une tempête qui eut lieu en Suède le 7 avril 1819, renversa plusieurs églises, un grand nombre de maisons et causa de grands ravages dans les forêts.

En 1824, à Saint-Petersbourg, la mer avait une telle violence et s'éleva si haut, qu'un navire complètement chargé fut soulevé et transporté sur le quai du port.

L'année suivante fut marquée par d'épouvantables ravages causés par la tempête et l'ouragan dans les Antilles françaises, à la Guadeloupe surtout.

Nos pères, quand de pareils désastres les frappaient, savaient, aussi bien et mieux que nous, secourir ceux qui en étaient les victimes. Mais mieux que nous surtout ils savaient reconnaître la main qui permet aux éléments de se déchainer sur la terre ; moins confiants dans la science humaine, hélas ! bien impuissante, ils n'hésitaient pas, en face de la mer en furie ou des fléaux grossissants, à s'adresser à Celui qui met un frein à la fureur des flots !

La fièvre de la famine à Londres. — Le *Times* fait observer que le public apprendra avec étonnement qu'à la fièvre de la famine reparu à Londres. Tout cas de fièvre parmi les pauvres, traité à domicile, semble destiné à devenir le centre d'une nouvelle infection. En conséquence la direction d'hygiène publique doit veiller surtout à ce que ces affections soient traitées séparément. Les médecins sont de même avis.

— On lit dans la *Revue de Saint-Pons* : « Un digne déplorables a jeté la consternation dans une commune voisine de notre arrondissement. A Murat, une jeune fille de 14 ans, battait son jeune frère en présence de leur mère. Celle-ci se tournant vers son fils lui dit : Tu laisseras-tu malmener par ta sœur ? » Le frère, qui n'est âgé que de douze ans excité par les paroles imprudentes de la mère, tire de son gilet un petit couteau et en porte un coup à la poitrine de sa sœur qui tombe pour ne plus se relever. L'embaumement de la jeune fille a eu lieu la semaine dernière. »

Nous recevons de Naples la correspondance suivante :

« A la suite de la dernière éruption du Vésuve, il s'est produit un phénomène fort singulier, observé par le professeur napolitain Fisacchi.

« Le mois dernier, les laves étaient complètement refroidies, on marchait sur leur surface durcie ; les cevassees ne découvriraient plus, dans les parties inférieures, aucune incandescence. Or, depuis quelque jours, une grande partie des laves recommence à produire de grandes masses de vapeurs, fait que l'on ne saurait attribuer qu'à la chute des pluies, car ces deux derniers mois ont été très pluvieux. Bien plus, des laves sur lesquelles on a marché la veille, et qui avaient paru refroidies jusque dans leurs parties les plus profondes, redevenaient incandescentes à leur surface. — Seriaient-ce les signes précurseurs d'une nouvelle éruption ? »

— On lit dans l'*Electeur du Finistère* :

« Un crime assez extraordinaire a été commis à l'hôpital civil de Brest : deux enfants nouveau-nés, qui étaient couchés dans un même berceau, ont été trouvés étranglés. »

— La justice informe. »

« Une dépêche nous apprend, il y a quelques jours, que le commandant carliste Don José Asia, interné à Nantes, venait d'être assassiné dans cette ville.

Dimanche matin, on avait trouvé son cadavre ensanglanté dans les douves du vieux château des ducs de Bretagne. Il portait les traces de graves blessures, et il avait été dépourvu de tous les objets de valeur qu'il pouvait posséder.

Aujourd'hui on connaît les assassins, qui ont été arrêtés, grâce à la révélation d'un compatriote auquel ils avaient raconté leur crime avec une cynique audace.

Ils avaient espionné le commandant au sortir d'une maison où il faisait une visite. Yturriendi, le plus violent, l'avait assommé avec un énorme gourdin, sur la place de la Duchesse-Anne ; les deux complices l'ont achevé et jeté ensuite par-dessus le parapet, dans les fossés du château, où il a été retrouvé.

Les meurtriers n'en sont pas à leur coup d'essai ; ils ne sont entrés en France que pour échapper à la justice espagnole, à laquelle ils avaient des comptes à rendre. Tous les internés espagnols de Nantes pro-

testent hautement contre leur infamie, et demandent que la justice française leur inflige un châtiement exemplaire.

— Un mot rétrospectif, mais bien joli. Nous le reproduisons à titre historique, et sans arrière-pensée aucune d'allusion.

Le premier jour où M. de Corbière, qui venait d'être nommé ministre, assista au conseil, il commença par tirer de sa poche, en présence de Louis XVIII, sa tabatière, puis son mouchoir, puis ses gants et plaça le tout sans façon sur la table.

Louis XVIII, qui le regardait faire, lui dit avec son fin sourire :

— Quand vous aurez fini de vider vos poches, M. de Corbière, nous commencerons la séance.

Le nouveau ministre qui était homme d'esprit, et prompt à la riposte, répliqua :

— Sire, j'aime mieux que vous me les rempliez au service de Votre Majesté.

Variétés.

LA VÉRITÉ PENDANT UN JOUR

Suite. — Voir le numéro du 30 décembre.

VII

L'agent et le mendiant parvinrent enfin, malgré tous les efforts de Georges, qui résistait autant que lui permettait les cordes qui lui liaient les bras et les jambes, à le pousser dans la fiacre. Ils prirent place à côté de lui, et Mme Morriss, ne se souciant pas de se trouver près de son neveu, dont elle redoutait la fureur, fit venir, pour elle, une autre voiture.

Ils partirent au milieu des hurras de la foule, et ne s'arrêtèrent que devant la maison de John Morriss.

Pendant le trajet, l'agent et le mendiant étaient parvenus à mettre Georges dans l'impossibilité de faire un mouvement, en lui liant complètement les bras et les jambes ; et c'est dans cet état, qu'ils le déposèrent sur un sofa, étant le salon de son oncle.

Georges avait les veines du front gonflées d'une manière extraordinaire ; son visage était écarlate, et sa bouche écumait d'une fureur impuissante. Il avait réellement l'air, en ce moment, d'un fou furieux, prêt à être dominé par un accès de frénésie.

L'appartement était plein de monde ; car c'était à qui assisterait à l'examen auquel le médecin qu'on avait appelé chercher, devait soumettre le pauvre Georges ; et tous avaient attendu son arrivée avec impatience.

Nous devons dire ici, pour ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas au fait des lois anglaises, que si Londres, nul n'est admis dans un hospice ou dans une maison d'aliénés, s'il n'a été préalablement examiné par un médecin qui est tenu de certifier, par écrit, l'état de santé du malade.

M. John Morriss, dès qu'il aperçut son neveu, s'approcha de lui, d'un air profondément affligé, et dit les larmes aux yeux :

— Ah ! mon pauvre Georges, avec quelle sincérité je te demanderais pardon, si tu pouvais comprendre ce que je te dis !

Le docteur Cotton, qui était le médecin de la famille, examina attentivement le visage enflammé, la pupille dilatée, la bouche écumante du prétendu fou, et soupira. — Il trouva que le pouls était horriblement agité, — puis, se tournant vers les personnes réunies autour de lui, il secoua la tête.

— Que pensez-vous, docteur ? — Ne serait-il pas sage de le mettre dans une maison de santé où l'on prendrait bien soin de lui ? demanda Mme Morriss, partagée entre son affection, pour son neveu et la crainte qu'elle avait de sa folie.

— Avant de me prononcer dit le docteur, je désirerais interroger quelques-uns de ceux qui ont observé ses faits et gestes pendant la journée.

Dix ou douze personnes, — hommes et femmes, — s'avancèrent immédiatement et commencèrent à causer toutes ensemble.

— Rien qu'une personne à la fois ! s'écria le docteur. — Madame, ajouta-t-il, en s'adressant à la tante de Georges, parlez d'abord, et dites-moi ce que vous avez remarqué de particulier chez votre neveu, lorsqu'il est descendu de sa chambre, ce matin.

— Hélas ! docteur, répondit Mme Morriss, quand il est entré dans la salle à manger, qui, comme vous savez, est là tout à côté, il y avait quelque chose d'étrange dans ses yeux, et il nous a dit qu'il souffrait beaucoup à la tête.

— Après ?

— Après, tout d'un coup, et sans que nous l'ayons aucunement provoqué, il s'est enporté comme un sauvage, et nous a horriblement effrayés, son oncle et moi, en nous disant qu'il lui serait bien égal que nous mourrions à l'instant ; puis il s'en est allé de la maison, dit en terminant Mme Morriss, qui ne se doutait pas qu'elle trahissait singulièrement la scène qu'elle avait entreprise de décrire.

— Et vous, monsieur Morriss, avez-

vous été témoin de cette étrange conduite ? demanda le docteur, en s'adressant au vieux John.

— Oui, répondit celui-ci ; mais j'étais si loin de penser que le pauvre garçon avait perdu l'esprit, que je l'ai menacé de ne lui pas laisser un schelling.

— Tu aurais pourtant bien dû l'écouter, John, observa la tante ; car rien de pareil ne lui était jamais arrivé, et ça l'a pris comme un coup de foudre.

— C'est vrai, très-vrai ! répondit le vieux John, en soupirant.

— Qui êtes-vous, ma bonne dame ? demanda le docteur à une femme, qui, sur une signe de lui, s'était avancée au milieu du cercle.

Mlle Robinson, répondit celle-ci. Comme je venais à la ville, ce soir, pour entendre prêcher M. Sturton, on n'a dit qu'il fallait que je me rende ici, attendu que j'aurais à rendre témoignage.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous savez ? mademoiselle... mademoiselle....

— Mlle Robinson, monsieur... Je m'appelle Mlle Robinson.

— Eh bien, donc, mademoiselle Robinson, dites-nous ce que vous savez de particulier sur la conduite que M. Georges Morriss a eue aujourd'hui.

— Monsieur... je l'ai rencontré comme je sortais du magasin de MM. Blanc, Noir et Co. et sa conduite a été très-incompréhensible.

— Comment cela ? — Expliquez-vous.

— Oui, monsieur, elle a été très-excentrique.

— Mais en quoi ?

— Ou si vous voulez, monsieur, très-extraordinaire.

— Soyez plus explicite, mademoiselle ; dites-nous ce qu'il a dit et fait.

— D'abord, monsieur, il s'est jeté sur moi violemment, et il m'aurait certainement brisé la poitrine si je n'avais été sur mes gardes.

— Ensuite ?

— Il m'a dit les choses du monde les plus extravagantes ; il a prétendu que mon chapeau était trop jeune pour une vieille femme comme moi, et trop élégant pour une femme de chambre.

Comme je ne pouvais penser qu'il fût ivre, d'aussi bonne heure, j'ai été persuadée qu'il fallait qu'il fût pour dire des choses semblables de moi et de mon chapeau.

— Hum ! tout cela, au contraire, me ferait croire qu'il ne l'était guère, si je ne savais, par expérience, que les hommes atteints de folie ont souvent, comme cela, des accès de malice, dit le docteur, en se tournant vers M. John Morriss.

— J'espère bien, monsieur, qu'on ne laissera pas libre de sortir dans les rues, un homme qui insulte le monde ! observa Mlle Robinson.

— Rassurez-vous, nous veillerons à cela, répondit le docteur ; maintenant, vous pouvez aller vous asseoir.

Mlle Robinson se retira, et, en passant devant Georges Morriss, elle lui fit une grimace qu'il put traduire ainsi : « Tu m'a appelée lourde et stupide, mais si je puis le faire enfermer dans une maison de fous, tu iras. »

Georges lui répondit par un sourire de mépris. Son indignation avait fait place à plus de sang-froid, et il se possédait maintenant assez pour suivre avec intérêt tout ce qui se passait, et s'en amuser. Mais son rire, dans de telles circonstances, était considéré comme une nouvelle preuve de folie, et ne faisait que corroborer l'opinion de ses juges.

(A suivre.)

Nouvelles du soir.

(Service particulier du *Journal de Roubaix*.)

Paris, 30 décembre 1872.

M. Thiers a assisté hier au troisième concert de la société des Concerts du Conservatoire. A son entrée dans la salle, le président de la République a été acclamé par de chaleureux applaudissements et les cris de : Vive Thiers ! Vive la République !

M. Thiers qui paraissait ne se sentir aucunement de la petite chute qu'il avait faite la veille, en sortant de l'ambassade d'Angleterre, s'est montré fort sensible à ces témoignages du public.

Le président de la République a entendu tout le concert et il a donné lui-même, plusieurs fois le signal des applaudissements.

On assure que M. de Bourgoing serait arrivé samedi soir à Paris.

Paris, 20 décembre.

M. Thiers ne se ressent nullement de la chute qu'il a faite, hier, en sortant de l'ambassade d'Angleterre. Il a repris ses occupations, ce matin, comme d'habitude. Cette après-midi, il est allé au Concert du conservatoire de musique, où il a été chaleureusement acclamé.

Il est beaucoup question, de M. de Corcelles pour l'ambassade de Rome, mais sa nomination n'est pas encore certaine. En attendant, on considère M. de Corcelles comme ayant le plus de titres personnels à remplacer M. de Bourgoing.

Marseille, 29 décembre.

On mande de Rome, le 29 :

« Mgr de Bourgoing est parti hier. Sa famille partira mardi. »

« Les journaux catholiques témoignent leur satisfaction de la nomination probable de M. de Corcelles. »

« On assure que les officiers de l'*Orénoque* ont reçu l'ordre de ne pas faire de visites politiques au premier janvier. »

« M. Briot, commandant de l'*Orénoque*, a été promu au grade de capitaine de vaisseau. »

« Les ministres de Russie, d'Espagne et de la république de Guatemala ont été reçus au Vatican à l'occasion de la fête patronale du Pape. »

« Sa Sainteté lira, aujourd'hui, le décret de canonisation du bienheureux Benoît Labre. »

Rome, 29 décembre.

Le roi est arrivé : sa santé est excellente.

L'*Opinion* assure que les négociations entamées avec l'Angleterre et la France afin de rétablir à travers la France le passage des correspondances anglaises pour l'Italie ont eu un bon résultat.

Le *Journal de Rome* assure que le récit de la *Gazette de Spence* sur un incident qui serait produit à Stockholm à propos d'une décoration conférée au colonel Bagnasco, envoyé extraordinaire auprès du roi de Suède, est démenti de tout fondement.

St-Petersbourg, 29 décembre.

Voici le bulletin de la santé du prince héritier publié ce matin à 11 h. 1/4 :

« Le prince héritier a passé une nuit calme ; il a dormi 5 heures. L'état de fièvre n'a ni augmenté, ni diminué. L'état des forces est très-satisfaisant. »

New-York, 29 décembre.

M. Boutwell a ordonné de vendre, dans le mois de janvier, cinq millions de dollars en or et d'acheter cinq millions de bons.

COMMERCE

Dépêches télégraphiques.

Havre, 30 décembre.

(Dépêche de MM. Kable, Boeswilwald et Co., représentés par M. Bulteau-Desbonnets.)

Ventes 2,000 b., marché très-ferme, bonne demande, disponible livrable rai-

Liverpool, 30 décembre.

(Dépêche de MM. Kable, Boeswilwald et Co., représentés par M. Bulteau-Desbonnets.)

Pleinement. Ventes 12,000 b., marché actif, prix haussés.

New-York, 30 décembre.

(Dépêche de MM. Kable, Boeswilwald et Co., représentés par M. Bulteau-Desbonnets.)

201/4. Recettes 16,000 b.

Avis divers.

BOMBAY, 28 décembre. — Cotons : Dholerah fair Rs 210 ; Oomrawuttee Rs 213. Demande active.

Ventes de la semaine 6,000 balles. Exportations de la semaine via Canal et Overland 8,625 balles. Arrivages de la semaine 9,000. Marché très-ferme.

CALCUTTA, 27 décembre. — Cotons : Fair Bengale 15 1/4.

BREME, 27 décembre. — Cotons : En hausse. Ventes 1520 balles d'Amérique.

HAVRE, samedi 28 décembre 1873. — Cotons : La journée a débuté assez calme, puis, ainsi qu'il arrive assez souvent, les affaires se sont animées peu à peu, et nous arrivons à quatre après de 4,000 b., dont 1,392 b. disponibles, parmi lesquelles, outre 451 b. des Etats-Unis, figurent des Sorocaba à 120 fr., des Cocanadah à 77 fr. et des Dholerah à 87 fr. 50. Les prix sont généralement très-fermes.

A livrer surtout les affaires ont été actives. Nous avons noté des Louisiana barely low middling en charge à 123 fr., des Georgia middling, et barely middling, par navire expédié récemment ont été, à 120 fr., et des Texas à 117 fr. pour strict good ordinary 116 fr. pour middling, par navire attendu, et 120 fr. low middling en mer et en charge.

A terme, il s'est traité passablement d'affaires, et l'on a payé 121 et 122 fr. pour décembre en Louisiana, et 120 fr. pour les mois suivants en différentes combinaisons. En Oomra, on a payé successivement 86 et 87 fr. février-mars-avril.

Liverpool est très-tendu et même un peu plus cher avec 12,000 b. de ventes. Peu de variation dans les prix sur les marchés américains. Recettes faibles.

Voici le résumé du mouvement aux Etats-Unis,

Nous cotons :

Très ord. Louisiane	124 —
Low Midd. l ^r en mer (suiv. dist.)	125 —
dito en charge	124 —
Ordinaire Fernambourg	117 —
Bon ordinaire Oomra	87 —
New Oomra, en charge et en mer.	N
Bon ord. Tinnivelly	87 —
Ordinaire Cocanadah	77 —
Bon ordinaire Bengale	62 —

EAU MINÉRALE NATURELLE
SULFUREUSE GOUTRONSSEUSE ET IODURÉE
DE ST-BOËS (BASSES PYRÉNÉES).

Cette eau unique par sa composition chimique est employée comme le plus puissant remède contre les affections si nombreuses de la poitrine, bronchites, catarrhes, asthmes, angine granuleuse, phthisie pulmonaire et laryngée, et contre les maladies des organes géni-ou-urinaires, etc.

Dépôt à Roubaix, chez M. Pauwels, pharmacien.